



« Corriger », ce n'est pas seulement « évaluer », mais surtout « redresser » et donc *améliorer*.

Aussi le présent rapport ne vise-t-il pas uniquement à dresser un état des lieux de la session 2018 de l'épreuve écrite de français-philosophie des Concours Communs Polytechniques. Il a pour ambition principale d'aider les futurs candidats à obtenir des résultats plus conformes à leur investissement, à condition qu'ils acceptent de tenir compte de nos observations, remarques et recommandations.

LE RESUME

1/ CONSIGNES GENERALES

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'important – et d'abord l'indispensable – de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

2/ REMARQUES SPECIFIQUES

Par ses enjeux et ses idées, le texte de Walter Bonatti retenu cette année s'inscrivait parfaitement dans le thème au programme tout en offrant une perspective concrète et personnelle sur l'aventure qui devait susciter l'intérêt des jeunes gens ayant à le résumer. On peut éventuellement lui reprocher certaines redites et son caractère à la fois polémique et lyrique a parfois semblé en dérouter certains. Mais il ne présentait aucune espèce de difficulté de compréhension particulière – tout en présentant néanmoins variations et subtilités¹ pouvant permettre de discriminer les productions – et son découpage en sept paragraphes exigeait que les candidats « recomposent » l'extrait, en restituent la dynamique, lui donnent un plan en deux ou trois parties (ou alinéas) et ne cèdent pas au morcellement myope. Sa thèse d'ensemble est limpide : Walter Bonatti dénonce ici la technicité excessive de l'aventure moderne et sa déshumanisation car la performance s'y substitue à la connaissance ; il en appelle alors au retour à une aventure humaine, tant sur le plan matériel que sur le plan spirituel.

Première surprise : quelques résumés, rares mais significatifs, ne contiennent pas une seule fois le mot « alpinisme » et paraissent rapporter les propos d'un penseur quelconque qui disserterait sur « l'aventure », *in abstracto*.... Doit-on y insister tant il s'agit-là d'une erreur de méthode manifeste et grave ? Le passage de *Montagnes d'une vie* part et parle de la pratique de l'alpinisme. Ce n'est pas un détail accessoire, un prétexte ou une illustration, c'est la matière même de la réflexion de Bonatti. On pouvait produire par exception un travail acceptable (ou plutôt médiocre : obtenant peut-être la moyenne) en ne tenant pas compte de cette donnée, mais il était impossible de réaliser un résumé satisfaisant.

On relèvera ensuite quelques approximations ou inexactitudes : l'opposition initiale entre la performance physique ou l'exploit matériel et la connaissance de soi, pourtant évidente et capitale, a été trop souvent très mal vue ou insuffisamment dégagée quand elle n'a pas été déformée et aplatie (non, il ne s'agit pas de « se dépasser ») voire trahie (« rentrer en soi-même » c'est être confronté à l'altérité...). Même impression de négligence myope pour la restitution du paragraphe 4 (des lignes 24 à 36) où Bonatti énumère les caractéristiques de l'esprit d'aventure et que d'innombrables copies ont sacrifié ou n'ont rendu qu'en se contentant de reprendre un mot du texte à la volée et au hasard. Enfin, l'ultime réflexion de l'auteur ne devait pas être confondue avec l'idée de départ : pas plus qu'au début il n'était question de « dépasser ses limites », mais contrairement à l'entame, Bonatti n'y traitait pas d'introspection mais de probité, d'intégrité, de respect de soi-même.

¹ Songeons aux cinq dernières lignes du premier paragraphe où le grand alpiniste italien complète son opposition entre prouesse et introspection en la doublant d'une antithèse entre la précarité de la première, liée à l'étiolation du corps, et la pérennité de l'enrichissement spirituel consécutif à la seconde. Or, cette idée n'a pratiquement jamais été vue.

Nous le répétons : le texte était parfaitement accessible sans être simple ou transparent. Au fond, sa difficulté principale tenait à ce qui constitue la nature même de l'exercice : il fallait rendre l'essentiel des propos de l'auteur, mais plus brièvement et *autrement* ! Reprises littérales, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique, toutes les formes de calque et de décalque auxquelles élèves et candidats se complaisent d'ordinaire devenaient insupportables. Un résumé exige explicitation et reformulation personnelle. Le respect de l'esprit passe justement par une prise de distance avec la lettre. Bien entendu, une solide maîtrise de l'expression écrite (lexique varié et adapté, syntaxe sûre, ponctuation inventive) est d'un grand profit pour la réalisation de cette épreuve de *contraction* : répéter six fois le terme « aventure » dans un texte de 110 mots maximum est une double atteinte, d'abord à la concision puis à l'élégance.

LA DISSERTATION

1/ CONSIGNES GENERALES

La dissertation est un exercice dont l'académisme apparent ne doit pas cacher les exigences fécondes. Il ne s'agit de rien de moins que de **réfléchir** ou **raisonner**.

À partir d'un énoncé particulier (la citation extraite du texte à résumer) dont il faut examiner avec honnêteté et sérieux les termes afin d'en dégager une problématique adaptée, le candidat doit conduire une démonstration qui l'amène à formuler une réponse à la question posée par le libellé du sujet. Il est attendu que la copie dialogue constamment avec ledit sujet, qu'elle s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'elle se positionne clairement par rapport au problème. Il faut nécessairement « arriver quelque part ».

Une fois *engagée* (promise et commencée) dans l'introduction, cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

De façon très concrète, toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre.

La confrontation des œuvres entre elles est indispensable. Mais plutôt que de faire référence de façon systématique et fatalement allusive aux 3 textes étudiés durant l'année, le candidat peut exploiter avec grande efficacité des couples ou paires d'œuvres dans chaque argument, pourvu que ces couples soient renouvelés de façon vivante et pertinente. Ainsi, une douzaine d'exemples sur l'ensemble de la copie pourraient nourrir la réflexion, pourvu que ces exemples soient réellement analysés, qu'ils étayent, expliquent, approfondissent l'argument ou l'idée.

*L'exemple, c'est un élément qui permet de **chercher à dire** quelque chose sur l'œuvre et pas quelque chose qui **est dit** dans l'œuvre.*

*L'exemple **réalise** l'argument et ne se contente pas de l'illustrer de façon ornementale.*

*Un exemple est une **bonne raison** de souscrire à l'argument. Un argument est une bonne raison d'adhérer à la thèse.*

On espère une démarche critique plus qu'on n'escompte un plan "dialectique" : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties.

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

2/ REMARQUES SPECIFIQUES

Rappelons le sujet : « L'aventure est un engagement de l'être tout entier et sait aller chercher dans les profondeurs ce qui est resté de meilleur et d'humain en nous. »

La phrase retenue ne comprenait aucune difficulté particulière, sauf peut-être sur un point : Bonatti semble dire que c'est l'aventure elle-même qui « sait aller chercher », ce qui impliquerait une espèce de personnification de cette dernière. Or, s'il était quasi indifférent de comprendre plutôt « L'aventure est un engagement de l'être tout entier qui [l'être tout entier] sait aller chercher... », ou « L'aventure est un engagement de l'être tout entier [qui nous fait] aller chercher... », le mérite d'une telle lecture métaphorique était d'attirer l'attention sur le rôle heuristique que le vainqueur

des Drus attribue à cette forme d'expérience : l'aventure n'est pas que la circonstance d'apparition, l'occasion favorable à l'exercice des plus hautes vertus, elle en est surtout la révélation, voire la création. On va y revenir.

L'énoncé de départ est donc simple mais non simpliste. D'un côté il appelle à des objections évidentes, presque mécaniques : non l'aventure ne fait pas ressortir que le meilleur en nous ! Non, l'aventure n'implique pas nécessairement un engagement de l'être entier ! Mais d'un autre côté il exige d'analyser finement les termes, d'en décliner les significations premières ou implicites, de faire jouer les unes par rapport aux autres. Il convenait ainsi d'exploiter « l'être tout entier », « aller chercher », « les profondeurs », « ce qui est resté », « de meilleur et d'humain ». Le diable est dans les détails, dit-on, la vérité d'un énoncé de dissertation également.

Aussi les candidats devaient-ils éviter de tomber dans l'ornière de la binarité schématique : il existerait une bonne et une mauvaise aventure. Ou l'aventurier trouverait avantages et inconvénients à vivre ce qu'il vit... Et dans la première catégorie on rangerait indistinctement le courage d'Ulysse, la fidélité de Pénélope, l'hospitalité des Phéaciens, les retrouvailles du père et du fils, du mari et de l'épouse – bref, un inventaire fourre-tout des choses « bien » qu'on « trouve » dans *l'Odyssée*. Dans un même ordre d'idées, il ne fallait pas se contenter de faire se succéder engagement et désengagement sans au moins envisager la possibilité de postures intermédiaires et plus nuancées.

La démarche la plus fréquente a donc été la suivante : I. 1. L'aventure suppose un engagement de l'être tout entier. 2. L'aventure fait surgir le meilleur, l'humain chez l'aventureux. II. 1. Mais l'engagement peut être faible, voire absent. 2. L'aventure peut faire surgir le pire, l'inhumain. Variantes : I. L'aventure est bien un engagement de l'être tout entier. II. L'engagement de soi est partiel. III. L'aventure révèle ce qu'il y a de pire. I. L'aventure révèle ce qu'il y a de meilleur. II. L'aventure révèle ce qu'il y a de pire. III. L'aventure provoque des changements en l'homme : souvent, l'on devient ce que l'on est.

La réussite de telles approches pouvait être variable selon l'habileté relative des candidats à argumenter vraiment et non à illustrer, à démontrer de façon solide et convaincante. Mais pour parvenir à une réflexion plus fine et plus fouillée, il fallait tout de même tenir compte de tous les termes de la citation, comme nous l'avons dit, et savoir saisir et exploiter certaines nuances ou contradictions qui découlaient de cet examen. N'est-ce pas souvent par excès d'engagement qu'on tombe dans le pire ? Pourtant, l'insuffisance d'implication telle que la manifeste l'aventurier professionnel selon Jankélévitch n'est pas non plus garantie du meilleur. Bonatti associe « meilleur » et « humain » : le « et » par quoi il articule les deux adjectifs indique-t-il une relation de conséquence ? Ne peut-on pas alors renverser la perspective : d'humain, donc de pire ? Pourquoi l'auteur écrit-il « ce qui est resté » ? L'humanité et ses vertus, est-ce nécessairement ce qui subsiste malgré le dressage, la routine et les conventions sociales, et que l'aventure fait réapparaître, ou n'est-ce pas plutôt la sauvagerie qui constitue l'irréductible fond de notre nature et que la civilisation musèle mais que l'aventureux laisse s'exprimer ? Enfin, « les profondeurs » sont celles de l'âme mais aussi sans doute celles de l'espace et du monde – ce qui par conséquent implique la possibilité d'une rencontre avec l'Autre...

S'il y a eu très peu de véritables hors-sujet, on note tout de même une fâcheuse tendance à ramener l'inconnu au connu, à replier l'inédit sur l'appris. Ainsi, le sujet ne porte pas exactement (ou seulement) sur « l'aventure intérieure » ou la connaissance de soi (qui constitue il est vrai l'idée initiale de l'extrait). En effet, à ce moment-là de son développement, Walter Bonatti parle moins de la découverte de son individualité (abstraite) que de la possibilité mais aussi de la nécessité de susciter activement l'émergence (« sait aller **chercher** ») des plus hautes qualités humaines (concrètes). Il est donc moins question d'introspection que d'action : l'aventurier se découvre moins meilleur qu'il ne **se rend** meilleur.

De même, comme il est hélas de coutume, les troisièmes parties sont souvent faibles et vont jusqu'à desservir le reste du développement. Fréquemment, on s'écarte carrément du sujet en cherchant à proposer « une autre définition possible » de l'aventure et certains candidats résolvent le problème en récitant tout simplement leur cours sur Jankélévitch. Une synthèse digne de ce nom, ou un dépassement authentique, était pourtant tout à la fois souhaitable (ne serait-ce que pour éviter de passer de l'optimisme de la position de l'auteur à un pessimisme excessif) et possible. C'est le mot « humain » qui aurait dû mettre sur la voie : ni ange, ni bête, l'aventurier vaut par son appartenance à notre commune condition. Nos trois œuvres regorgent d'éléments qui l'attestent. C'est Ulysse qui refuse l'immortalité proposée par Calypso, dont les pleurs sont récurrents, qui pense à se jeter à la mer, mais qui se délecte de défier avec arrogance Polyphème et massacre les prétendants. C'est Marlow qui tend un biscuit à un noir affamé, qui est « assez copain » avec les mécanos du Poste central et en particulier avec « le contremaître » venu en Afrique pour subvenir aux besoins de ses six enfants confiés aux soins de sa sœur, qui conçoit avec vertige « la pensée de notre parenté lointaine avec ce tumulte sauvage » (« non, ils n'étaient pas inhumains »), mais qui demeure fasciné par la monstruosité de Kurtz pour lequel, par trois fois, il est appelé à succomber au mensonge, qu'il dit détester et ne pouvoir souffrir. C'est enfin Jankélévitch qui rappelle que c'est la mortalité humaine qui fonde la possibilité de l'aventure, qui est elle-même ce qui fait enfin accéder à la vraie vie : « l'aventure ressemble alors à une oasis de romanesque où les hommes, recherchant la haute température de la passion, se sentent pour la première fois exister », ce même Jankélévitch n'oubliant cependant pas de relever « cette inavouable tentation du naufrage » qui anime l'aventureux, toujours si près de basculer dans la

tragédie et déjà soumis à « la tentation extrémiste. ». Dès lors, une 3^{ème} partie de nature esthétique pouvait s'avérer pertinente pourvu qu'elle ne sacrifiât pas au formalisme stérile (avec récitation d'un cours sur les techniques narratives ou le style symboliste de Conrad ou encore les procédés persuasifs de la philosophie concrète de Jankélévitch, bref *l'aventure d'une écriture* parallèlement à *l'écriture de l'aventure*) mais continuât de traiter la problématique initiale : même dans une histoire racontée, « un **engagement du bout de la conscience** reste donc ici la condition de l'aventure » ; Marlow cherche ses mots parce qu' « il est impossible de communiquer la sensation vivante d'aucune époque donnée de son existence – ce qui fait sa vérité, son sens – sa subtile et pénétrante essence. C'est impossible. Nous vivons comme nous rêvons – seuls... » ; les auditeurs phéaciens d'Ulysse sont « sous le charme » : « Sur toi les mots sont beaux, mais en toi les pensées sont nobles ;/ tu nous as raconté avec autant d'art qu'un aède/ et tes tristes malheurs et ceux de tous les Achéens. »

Voilà pourquoi il nous est loisible de penser que la connaissance des œuvres de la part des candidats n'est peut-être pas aussi sûre, aussi personnelle et précise qu'on pourrait le souhaiter. Il est des inexactitudes factuelles mineures sans trop de conséquence : c'est un « haut fonctionnaire » ou « un ouvrier » qui tombe amoureux chez Jankélévitch, Gauguin meurt à Hawaï, Marlow se sent étranger aux Londoniens – en fait aux Bruxellois, le vapeur s'appelle la *Nellie*. Il est d'autres erreurs plus fâcheuses : Ulysse résiste aux charmes de Calypso, on l'appelle Ulysse « l'ingénu », l'aventure est un je-ne-sais-quoi – alors que c'est l'avenir que Jankélévitch définit ainsi, Marlow organise les obsèques du timonier noir pour lui rendre hommage, l'Arlequin russe éprouve de l'aversion pour Kurtz. Il est enfin de très étonnantes interprétations : Pénélope est inhumaine ou mauvaise parce qu'elle joue un tour aux prétendants, Ulysse devient un personnage narcissique jusqu'à s'arroger le titre d'aède pour raconter ses péripéties aux Phéaciens, Marlow est un égoïste qui ne pense qu'à ôter ses chaussures pleines de sang alors qu'un de ses camarades meurt à ses côtés, « l'homme de lumière » évoqué par Jankélévitch à la toute fin de son essai symbolise la promesse d'une vie après la mort².

En particulier, comme il arrive trop souvent, l'œuvre philosophique du programme est hâtivement confondue avec un réservoir de concepts-étalons dont les textes de fiction ne seraient que des illustrations ou des vérifications. Ainsi, la tripartition des aventures selon Jankélévitch, son opposition de l'aventurier et de l'aventureux, sa récusation d'Ulysse comme authentique homme d'aventures, tout cela serait la clé de toute réflexion sur l'aventure, son alpha et son oméga. Loin de nous l'idée de dénigrer un essai aussi remarquable que *L'aventure, l'ennui et le sérieux*, tout à la fois très accessible, stimulant et parfois drôle, qui avait entièrement sa place dans le corpus. Mais dans le cadre de notre travail, un texte d'idées n'a pas plus de légitimité qu'un roman ou qu'une épopée. Et encore faut-il bien maîtriser les notions dont on entend faire des outils explicatifs. Le « sérieux », selon Jankélévitch, ce n'est pas « rester sérieux », c'est-à-dire prudent, raisonnable ou sage. Non, Ulysse ne « reste [pas] sérieux » en se faisant attacher au mât ! Au contraire, il joue ! Le sérieux eût consisté à s'engager sans filet dans l'épreuve au risque d'y tout perdre et de sombrer dans le néant. Ses liens lui permettent de rester « dehors », tout en étant « dedans » – de même que l'ironie permanente de Marlow est, sinon ce « qui contrecarre la tendance passionnelle du jeu à redevenir sérieux », du moins ce qui permet d'empêcher le sérieux de basculer dans la tragédie et de conserver un filet de lumière dans les ténèbres.

Il est d'usage de conclure pareil rapport sur l'expression. Même les meilleures copies présentent parfois de graves défaillances à ce niveau, et il devrait être entendu une fois pour toutes que les fautes d'orthographe ou de syntaxe nuisent d'abord à la lisibilité et donc à l'intelligibilité du propos, et sont donc *justement* sanctionnées à ce titre. Certes, nous ne faisons pas de la « qualité du style » un *absolu*. Nous préférons toujours, et lui accorderons une note supérieure, une copie pertinente mais imparfaitement rédigée à une copie impeccablement écrite, mais passant complètement à côté du sujet. Il n'en reste pas moins que *science* du fond *sans conscience* de la forme court le risque de n'être que *ruine de l'âme*. « L'engagement » du candidat « tout entier » dans sa copie devrait le pousser à aller « chercher dans les profondeurs ce qui est resté de meilleur » en lui : le souci d'une communication respectueuse avec et envers autrui.

² Bien entendu, la polysémie des lectures, surtout pour les œuvres de fiction, est une richesse et nous n'entendons pas imposer telle ou telle interprétation. Ainsi, le mensonge fait par Marlow à « la Promise » a-t-il pu être utilisé avec autant de légitimité comme signe d'altération de ses principes moraux suite à son équipée africaine que comme manifestation, à l'inverse, d'une très grande *humanité*, c'est-à-dire noble sollicitude, lentement acquise. Mais il est temps de tordre le cou à un poncif pernicieux. Français et Philosophie, pour n'être pas des sciences exactes, n'en sont pas moins des disciplines rigoureuses où la subjectivité est en réalité très réduite : on ne peut pas *comprendre* un texte (ou un sujet) comme on l'entend, comme on le veut, comme on le sent ! « L'opinion, même simplement plausible et dénuée de certitude absolue, peut être ou ne pas être atteinte de façon aussi rigoureuse que possible, sur la base d'un examen honnête de toutes les données accessibles. La conjecture n'est pas l'arbitraire. » Jean-François Revel.